

ORTHODOXIE

N° 164 | + | MAI 2017

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

TABLE DE MATIÈRE

- HOMÉLIE POUR L'ASCENSION
- HISTOIRE D'ABBACYRE
- DE LA VIE DE SAINT ONUPHRE
- L'ICÔNE DE LA SOURCE VIVIFI-
ANTE
- HOMÉLIE SUR L'HOMME PARA-
LYTIQUE
- SI L'HOMME VOULAIT ...
- SAINT MARTYR GAUDENS
- DE LA VIE DE SAINT SPYRIDO
- LA NECESSITE DE LA TYRANIE
- LA REPRÉSENTATION DES AIGES

DU CIEL SUR LA TERRE DESCENDU POUR
RELEVER DIVINEMENT LA RACE D'ADAM
GISANT AU FOND DES GEÔLES DE L'HADÈS, PAR
TON ASCENSION, Ô CHRIST, L'AYANT FAIT RE-
MONTER VERS LES CIEUX, AVEC TOI TU LA FIS
SIÉGER SUR LE TRÔNE PATERNEL, DANS TA MIS-
ÉRICORDE ET TON AMOUR POUR L'HOMME.

CATHISME DE MATINES DE L'ASCENSION

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
04 11450010
0616804541

Nouvelles

Le voyage prévu en Grèce est finalement remis aux calendes grecques, plus précisément au résultat du synode des évêques qui devrait avoir lieu avant la Pentecôte. Entretemps, je continue mon petit train-train ici à Clara.

Claude, le père de Nina, a été baptisé à l'hôpital de Prades avant le «grand voyage» pour l'autre vie. Que le Seigneur lui donne la force dans ses maladies !

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

HOMÉLIE POUR L'ASCENSION

«En ce temps-là, Jésus, étant ressuscité des morts, se tint au milieu de ses disciples et leur dit : *La paix soit avec vous !* Saisis de stupeur et d'effroi, ils s'imaginèrent voir un esprit. Mais il leur dit : *Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi ces incertitudes en vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi et regardez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai !* Et ce disant, il leur montra ses mains et ses pieds. Mais comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et s'étonnaient, il leur dit : *Avez-vous ici quelque chose à manger ?* Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel, qu'il prit et mangea devant eux. Puis il leur dit : *C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous : il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les prophètes et les psaumes.* Alors il leur ouvrit l'esprit pour leur faire comprendre les Écritures, et il leur dit : *Ainsi est-il écrit et ainsi fallait-il que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des morts, et qu'à toutes les nations, à commencer par Jérusalem, fussent prêchées en son nom la repentance et la rémission des péchés. De cela vous êtes témoins. Et moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Vous autres, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* Puis il les conduisit vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. Or, tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. Quant à eux, s'étant prosternés devant lui, ils revinrent à Jérusalem en grande joie. Et ils étaient constamment dans le Temple, louant et bénissant Dieu. Amen.» (Lc 24,36-53)

Quarante jours après Pâques, et dix jours avant la Pentecôte, nous célébrons la fête de l'Ascension. Quarante, c'est le chiffre de la plénitude. «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire.» (Jn 17,4) Le Christ a accompli le mystère du salut, pour lequel il était venu sur terre, afin de nous sauver.

«Mais, direz-vous, que m'importe à moi l'Ascension du Sauveur ? Vous ne savez donc pas que vous serez un jour pareillement enlevés dans les nues, car votre corps est de la même nature que le corps de Jésus Christ ? Il sera donc doué de la même agilité pour traverser les airs, car le corps aura le même sort que la tête, et tel principe telle fin. Or, voyez quels honneurs vous avez reçu dans ce principe. L'homme était la dernière des créatures raisonnables, mais voici que les pieds sont devenus comme la tête, et ils sont élevés dans leur chef sur un trône d'une magnificence royale." (saint Jean Chrysostome)

«Ensuite il les emmena hors de la ville jusqu'à Béthanie.» Béthanie signifie «maison d'Obéissance». Toute obéissance à son Père fut accomplie au moment où Jésus monta aux cieux.

«Nous savons par l'Ancien Testament qu'Elie a été enlevé au ciel. Mais il faut distinguer ici entre le ciel éthéré et le ciel aérien ou atmosphérique, qui est plus rapproché de la terre. Elie fut donc enlevé dans le ciel aérien et déposé dans une région secrète du monde pour y vivre dans une paix profonde de l'âme et du corps, jusqu'à ce qu'il revienne à la fin du monde et paie son tribut à la mort. Remarquons aussi qu'Elie a été emporté sur un char, pour démontrer clairement que n'étant qu'homme il avait besoin d'un secours étranger. Notre Rédempteur, au contraire, n'a eu besoin ni d'un char, ni des anges pour monter au ciel : créateur de toutes choses, il s'est élevé par sa propre vertu au-dessus de tous les éléments. Considérons encore ce que saint Marc ajoute : «Et il est assis à la droite de Dieu» alors qu'Etienne s'écria : «Je vois les deux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.» (Ac 7) Celui qui juge s'assoit, celui qui combat ou porte secours se tient debout. Or, Etienne, au milieu du combat qu'il soutenait, voyait Jésus Christ debout, qu'il avait pour soutien; mais saint Marc nous le montre assis à la droite de Dieu, parce qu'après la gloire de son ascension, il paraît dans cette attitude comme juge des hommes à la fin du monde.» Saint Grégoire le Grand. (hom. 29)

Un stichère de Vêpres dit : «Le Seigneur est monté vers les cieux pour envoyer au monde le Consolateur; son trône est préparé dans le ciel, les nuages lui servent de marchepied; les anges s'étonnent de voir un homme au-dessus d'eux, le Père accueille celui qui demeure éternellement dans son sein, l'Esprit ordonne par ses messagers : Portes, levez vos frontons, tous les peuples, battez des mains, car le Christ est monté là où d'abord il était.»

Le Sauveur est monté aux cieux, et siège de nouveau à la droite du Père. Cette fois-ci, non seulement comme Fils de Dieu mais aussi comme Fils de la Vierge, en élevant notre humanité à la gloire, cette gloire à laquelle elle fut destinée dès le commencement, mais dont le péché l'avait détournée.

«Du ciel sur la terre descendu pour relever divinement la race d'Adam gisant au fond des geôles de l'Hadès, par ton Ascension, ô Christ, l'ayant fait remonter vers les cieux, avec toi tu la fis siéger sur le trône paternel, dans ta miséricorde et ton amour pour les hommes.» (cathisme de Matines)

La droite du Père ne doit pas se comprendre au sens de l'orientation dans l'espace, mais comme la même gloire, conglorifié avec le Père et l'Esprit saint.«Relevant par compassion notre nature déchue pour l'asseoir à côté du Père avec toi,» dit l'office de la fête.

La Toute Sainte, celle qui fut également enlevée au ciel dans son corps, était présente avec les apôtres. On la voit sur l'icône au milieu d'eux. «... car étant mère, elle a souffert plus que tous en ta Passion et mérita de goûter la suprême joie de te voir glorifié dans ta chair,» dit un autre tropaire.

Que le Seigneur nous accorde, lors de cette solennité, la même joie qu'il accordât à ceux qui l'avaient contemplé lors de son Ascension aux cieux !

a. Cassien



HISTOIRE D'ABBACYRE

Consultons donc la Sagesse de Dieu, elle se trouve même dans des vases d'argile; c'est ce qui doit nous frapper du plus grand étonnement. C'est la résolution que me fit prendre la conduite de quelques jeunes religieux, car j'étais hors de moi-même, en voyant avec quelle vivacité de foi, avec quelle constance, avec quelle patience et quelle force d'âme ils souffraient d'être repris, mortifiés et méprisés, non seulement par leur supérieur, mais encore par des frères qui étaient bien au dessous de lui.

Il y avait dans le monastère un frère qui fixait mes regards d'une manière toute particulière; il s'appelait Abbacyre, et il y avait déjà passé quinze ans. Or je m'aperçus qu'il était presque partout maltraité par tous les moines, et qu'il n'y avait pas de jour où ceux qui servaient à table, ne le chassassent du réfectoire, parce qu'il était naturellement porté à parler. Je cherchai l'occasion de lui parler; et l'ayant rencontrée, je lui demandai instamment de me dire pour quelles raisons on le chassait ainsi du réfectoire, et qu'on l'envoyait dormir, sans avoir rien mangé à souper. «Croyez-moi, mon père, me répondit-il avec simplicité, les moines ne me traitent ainsi que pour connaître mes dispositions intérieures et pour savoir si je serai propre à mener une vie solitaire; ce n'est donc point avec sévérité, mais dans le désir charitable de m'éprouver, qu'ils en agissent de la sorte. C'est pourquoi connaissant parfaitement les pieuses intentions de notre excellent supérieur et des autres pères, je souffre tout avec joie et plaisir. Voilà quinze ans que je suis au monastère, et qu'on me traite comme vous voyez. Lorsque je suis entré dans cette maison, les pères ne m'ont pas caché qu'on y éprouve pendant trente ans ceux qui ont renoncé au monde; et certes, mon cher père Jean, ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'on tient cette conduite : car n'est-ce pas dans le creuset et dans le feu, qu'il faut faire passer l'or pour le polir et l'épurer ?»

Ce courageux Abbacyre vécut encore deux ans, pendant mon séjour dans cette communauté; et comme il était sur le point de partir de ce monde, il dit aux frères qui entouraient son lit de mort : «Je vous remercie, mes frères, et je rends grâce à Dieu, de m'avoir traité comme vous avez fait; car voilà dix-sept ans que vous m'avez mis par là à l'abri des épreuves et des tentations des démons.» Ces paroles firent une si vive impression sur l'esprit de l'abbé, ce juste appréciateur des vertus de ses frères, qu'il mit Abbacyre au nombre des confesseurs, et fit placer son corps auprès de ceux des saints pères qui reposent dans l'intérieur du monastère.

dans : saint Jean Climaque (l'Échelle sainte)

Un jour, un richissime marchand de Moscou était venu pour faire une retraite à Optino. A cause de la fonte des neiges et des routes impraticables, il avait été obligé de demeurer trois jours de plus. Il était accompagné de son fils. En partant, il demanda au père hôtelier : "Combien vous dois-je pour moi-même et pour mon fils, mon père ?" — Le père hôtelier lui répond : "Selon votre jugement." — "Et si je ne payais rien ?" — "C'est à votre volonté." — "Mais alors, dans ce cas, un seul pèlerin sur cent vous paie comme il faut ?" — "Cela arrive en effet, mais le centième paie pour les quatre-vingt-dix-neuf autres." — "Et bien, mon fils, dit le marchand à son fils, paie pour toi et pour moi et pour une centaine de visiteurs chacun.»

DE LA VIE DE SAINT ONUPHRE

Il y a un événement merveilleux dans la vie de saint Onuphre dont notre Eglise fête la mémoire le 12 Juin :

Dès sa plus tendre enfance, il entra – on ne sait comment – dans un monastère cénobitique. Lorsqu'il fut plus âgé, il partit pour le désert où il vécut 60 ans sans voir personne. Il était nu mais son corps était couvert par sa longue barbe qui descendait jusqu'à terre ainsi que par sa chevelure et ses longs poils.

Le saint moine Paphnuce découvrit ce grand saint qui lui raconta sa sainte vie au désert.

Quand il était donc tout petit, à 5-6 ans, et qu'il vivait dans la communauté monastique il se passa ceci : en tant que petit enfant, il mangeait plus que les autres pères. Lorsqu'il avait faim, il accourait au serveur et lui demandait du pain, des olives, des fruits... Pourtant, le serveur nota une fois qu'il prenait du pain plus souvent et qu'après, il disparaissait.

Peut-être nourrit-il quelque petit animal, pensa-t-il.

Cela continua pendant une semaine à peu près.

Il faut que j'aie vu, pensa le moine serveur, où il amène ce que je lui donne.

Il le suivit donc et le vit entrer dans l'église centrale du monastère et fermer la porte derrière lui.

Il courut vite à la fenêtre et ce qu'il vit lui fit écarquiller les yeux ... Le petit conversait avec le divin Enfant qui se trouvait dans les bras de l'Enfantrice de Dieu de l'iconostase !

Je t'ai apporté du pain aujourd'hui aussi, disait-il au petit Jésus, d'autant plus que personne ne te nourrit... ni ta maman non plus...

Il tendit la main et lui donna une tranche de pain...

Le Seigneur Jésus Christ qui était un jeune enfant dans la sainte icône, tendit sa petite main, prit le pain... et comme il retirait sa petite main avec le petit pain, celui-ci disparut dans l'icône !

Aussitôt, le moine serveur, l'âme remplie de surprise et d'effroi, accourut vers l'higoumène et lui raconta ce qui s'était passé. Alors, l'higoumène lui ordonna de ne pas du tout donner de pain à l'enfant et lorsqu'il leur en demanderait d'un air suppliant, de lui dire :

Va demander de te donner du pain à Celui que tu nourrissais jusqu'à hier. Le jour suivant, le petit Onuphre, voyant qu'on ne lui donnait pas de pain et qu'on l'envoyait en demander à celui qu'il nourrissait jusqu'alors, courut immédiatement dans l'église et tout en allant devant l'icône, dit au petit Jésus:

Mon petit Jésus, on ne me donne pas de pain et on me dit de te dire de me donner du tien. Maintenant où vas-tu en trouver, je ne sais pas !

Alors – quel miracle ! – le divin Enfant tendit sa petite main à travers les bras de sa Mère toute sainte et lui donna un pain tellement grand qu'il ne pouvait pas le soulever ! En plus, il sentait tellement bon que cette odeur céleste se répandit non seulement dans l'église mais aussi dans tout le monastère et ses environs.

Tout surpris et tout ébloui par les faits advenus, les moines virent Onuphre, qui avait cinq ans, peiner à faire sortir ce grand pain. Deux moines tâchèrent de l'aider mais le pain était très lourd. En en mangeant pendant plusieurs jours, ils étaient repus, pourtant le pain céleste resta inépuisable, ce que notre Église proclame au saint culte : *toujours mangé et jamais épuisé.*

Dès lors, on respecta beaucoup le petit Onuphre car on s'était rendu compte que sa sainteté augmenterait en proportion de son âge. Il deviendrait un grand saint... Et, en effet, ceci se réalisa.

Saint Onuphre se nourrit d'un semblable pain céleste lorsqu'il vécut durant soixante ans dans le désert.

J'ai interrogé un ancien et lui ai dit : « Mon Père, si on trouve un peu de l'Esprit du Seigneur dans l'homme, ne sera-t-il pas sauvé en ces jours ? » Il m'a répondu : « Si. N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le prophète : *Si tu trouves des raisins d'arrière-saison parmi les grappes, dit-il, ne les détruis pas, car la bénédiction du Seigneur est en eux (Is 65,8).* Ces jours sont ceux de la pénurie en laquelle nous sommes actuellement. »

Un frère était procureur d'un grand cœnobium et au cours de ses allées et venues pour le monastère il lui arriva de tomber dans la fange de la licence. Or il vint à mourir et son visage devint noir comme le fond d'une marmite. Le père du monastère qui était un spirituel, voyant ce qui était arrivé, réunit toute la communauté et dit : «Ce frère a quitté la vie et vous savez que, pour votre repos et tranquillité, il se dépensait de bon cœur à faire les commissions et en homme il trébucha par le fait du mauvais; puisque c'est à notre occasion qu'il est tombé dans des péchés, venez, dépensons-nous sans relâche pour lui et prions le Dieu miséricordieux, car ses miséricordes s'étendent à toutes ses œuvres.» Ils commencèrent donc à jeûner avec larmes et à implorer Dieu pour qu'il lui fasse miséricorde. Et ils passèrent tous trois jours et trois nuits à jeun sans rien manger, mais pleurant et se lamentant sur la perte du frère. Et le père du monastère entra en extase et contempla le Sauveur qui s'émouvait du labeur des frères, tandis que le diable se mettait à accuser et à dire : «Maître, celui-ci est à moi, je te prie, il appartient à nos œuvres; moi j'ai collaboré avec lui au péché. Tu es un juste juge, Seigneur, juge avec justice.» Le Sauveur répondit donc en disant : «Juste juge, je le suis, mais aussi miséricordieux; et la limite de ma justice, c'est ma miséricorde et mon amour de l'homme; et parce que je suis miséricordieux et ami de l'homme, il ne convient pas que je ne tienne pas compte de la supplication qui m'est adressée par des hommes si nombreux en faveur d'un unique blessé. Et de plus c'est à cause de ceux qui prient qu'il est tombé dans le péché; il aurait pu lui aussi demeurer dans la paix comme eux tous au monastère et être préservé de la blessure des traits du mauvais. Mais c'est à l'occasion des commissions pour les frères qu'il a trébuché comme un homme. Ne vois-tu pas comme tous se sont exposés à la mort pour lui ? Et tous mourront-ils pour un seul ? Toutefois, persuade-leur de cesser de me supplier et prends-le. Mais si tant d'âmes courent le risque de mourir de faim pendant trois jours et trois nuits, me supplient et me prient avec larmes pour lui, ne se relâchent pas de leurs prières accompagnées de gémissements, de génuflexions, la tête couverte de cendre ! Toute cette foule en prière ! Et cela pour celui qui a péché non intentionnellement ni par apostasie, mais qui est tombé dans le péché, en homme, par surprise. N'est-il pas convenable qu'ils obtiennent l'objet de leur demande comme s'ils s'adressaient aux rois de la terre ? Si en effet une ville tout entière voit un condamné qu'on mène à la mort, l'instance populaire fait appel au suffrage du roi et arrache le condamné des mains du bourreau. Combien plus moi le roi vraiment juste et ami des hommes, accorderai-je à mes soldats l'objet de la prière et de la supplication qu'ils m'adressent en faveur d'un seul ?» Lorsque le Seigneur eut dit cela, le diable fut honteux et disparut. Or lorsqu'il revint de son extase, l'abbé du monastère raconta tout aux frères et ils furent transportés d'une joie immense. Et le visage du frère commença à se purifier peu à peu de sa noirceur et devint tout à fait propre. Et convaincus que Dieu avait rangé son âme dans l'héritage de la vie, ils firent cortège à sa dépouille et l'ensevelirent. Et ils se réjouirent fort du salut miraculeux du frère, disant : «Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent en vérité.»

Tout ce qui dans le siècle présent paraît grand doit être tenu pour ombres ou songes : ainsi la beauté du corps, la sagesse que donne la culture, la force des membres, les insignes des honneurs, la puissance royale; tout cela en comparaison de ce jour du jugement éternel est véritablement ombres et songes.

Apponius (commentaire sur le Cantique des cantiques, livre 6)

L'ICÔNE DE LA SOURCE VIVIFIANTE



Avant d'expliquer l'icône elle-même, commençons d'abord par en évoquer l'histoire.

Les interventions de la Vierge Marie à Constantinople ont été très fréquentes, notamment au sanctuaire de la Source Vivifiante, à l'ouest de la ville, un peu à l'extérieur des remparts, près de la porte de Silivri, dans la métropole de Dercos (Büyükdere, dans la partie européenne de Constantinople). Maintenant comme jadis, ce sanctuaire est très réputé comme lieu d'une multitude de miracles qui se sont réalisés et continuent de l'être depuis plus de 15 siècles par l'intercession de la Vierge, «Source de Vie».

L'historien byzantin Nicéphore Calliste Xanthopoulos (13e-14e siècle) rapporte que c'est l'empereur Léon 1er le Thrace (5e siècle), qui retrouva l'emplacement de la source. Alors qu'il n'était encore que simple soldat, une voix céleste le conduisit en lui parlant comme s'il était déjà le souverain : «Empereur Léon, entre au plus profond de ce bois, prends avec tes mains de l'eau bourbeuse et guéris la soif de l'aveugle; enduis les yeux de cet aveugle, et tu sauras immé-

atement qui je suis, moi qui depuis longtemps suis l'habitante de ce lieu.» L'aveugle recouvra la vue et Léon, devenu empereur, bâtit une église en ce lieu vers 474.

Longtemps après, alors que le grand temple menaçait de s'écrouler, la Mère de Dieu apparut et le souleva jusqu'à ce que fût sortie la foule qui le remplissait. Après la prise de Constantinople par les Turcs (1453), l'église et le monastère ne sont plus que ruines, mais les malades continuent à accourir à la source où se multiplient miracles et guérisons : «quelle langue pourra décrire tout ce que cette eau a produit et tout ce qu'elle opère jusqu'à ce jour, car ils surpassent en nombre les gouttes de pluie, les astres du ciel ou les plantes de la terre, les miracles que nous observons tous les jours !» (Triode de Carême).

Au 19e siècle, l'église est reconstruite telle qu'elle existe encore aujourd'hui, ainsi qu'une autre plus petite abritant la source. Cet endroit est appelée actuellement «Balikli» ou «Baloukli», du turc «balik» qui signifie «poisson» ; l'eau y est en effet très poissonneuse. Depuis 1824, tous les patriarches de Constantinople sont enterrés au monastère.

Cette eau de salut coule toujours, pour la guérison des maladies du corps et de l'âme : «Ô Vierge, tu es en vérité la Source de l'eau vive ; seule tu effaces à ton contact les cruelles maladies des âmes et des corps, en nous versant le Christ comme l'eau du salut» (matines de la fête de ce jour).

Selon la légende, un prêtre était en train de faire griller des poissons près de la source au moment où on lui annonça que les Ottomans venaient de rentrer dans la ville. Il aurait alors déclaré qu'il n'y croirait que si les poissons déjà grillés d'un côté s'en retournaient nager. Et, ô miracle, les poissons sautèrent et s'en retournèrent vivre dans la fontaine, où on les voit encore. Voilà donc d'où vient le nom de cette église.

Selon ce que je sais, un de ces poissons vit encore et, quand il sera mort, Constantinople sera libérée.

L'icône est fêtée le premier vendredi après Pâques. Ce jour-là, beaucoup de malades s'y rendent en foule pour vénérer la Vierge Toute sainte et boire l'eau purificatrice qui opère des guérisons remarquables.

Voici maintenant quelques explications de l'icône. Tantôt elle est réduite à l'essentiel et tantôt on y voit des bâtiments, des malades, des poissons et même des anges, en haut.

La Toute sainte tient l'Enfant Jésus : non d'une manière naturaliste mais d'une manière symbolique. On dirait plutôt qu'il plane, libéré de toute pesanteur. Dans sa main gauche, il tient un rouleau fermé et avec la droite il bénit. La Vierge bénie regarde tout droit. Elle surgit, pour ainsi dire, de la fontaine, sans être immergée par l'eau. L'eau coule, aussi bien en montant jusqu'en haut dans la fontaine que vers le soubassement. La fontaine est peinte d'une manière alogique et le soubassement en perspective inversée. Les poissons nagent sur l'eau – et non dans l'eau –, et les malades se purifient dans cette eau miraculeuse. Tout est figuré selon l'importance : les malades petits, les constructions encore plus petites. C'est la Toute Sainte et son enfant qui prédominent la scène. Le fonds est doré ou d'une couleur unie, symbole de l'éternité.

Terminons avec un chant de la fête :

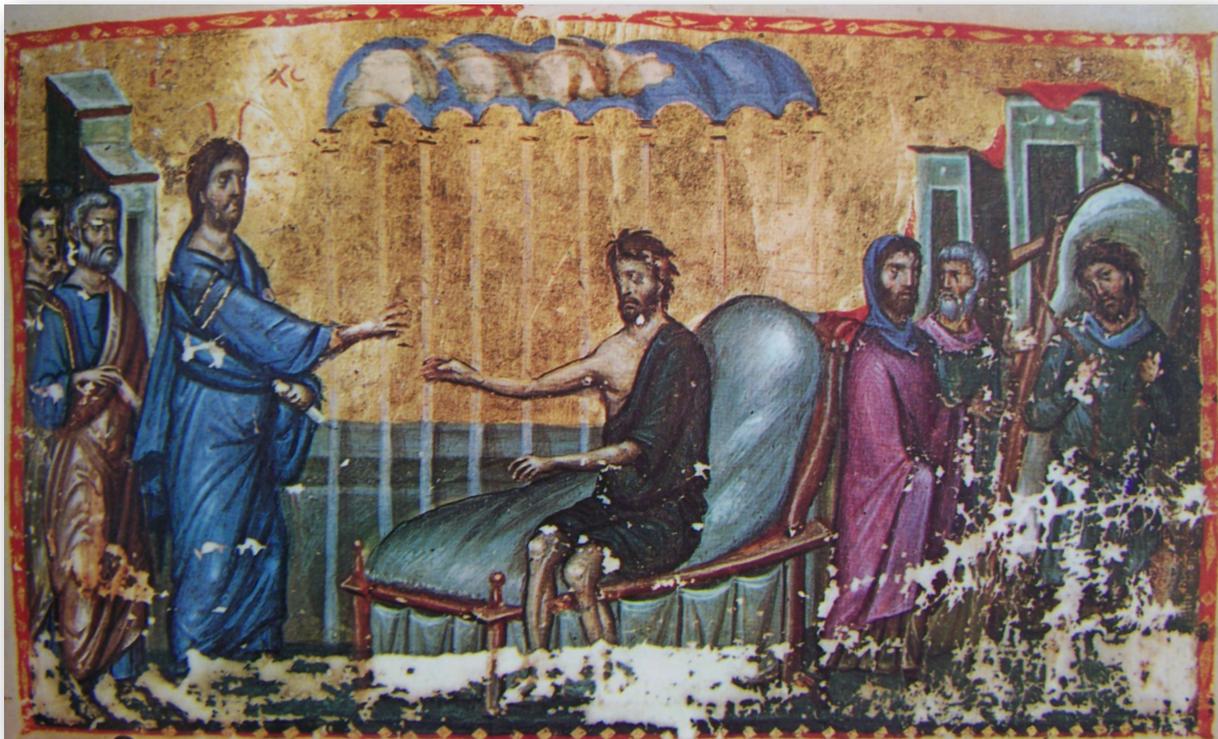
Je t'appelle à juste raison, notre Souveraine, la Manne des cieux,
la divine Source du paradis : car le flot de grâce qui s'épanche de toi
a parcouru la terre en ses quatre directions, la couvrant de miracles
chaque jour et l'eau que l'on boit devient ce que l'on demandait ; c'est
pourquoi dans l'allégresse nous tous qui portons le nom du Christ, nous
accourons fidèlement pour puiser en tout temps le doux flot de sainteté.

(stichère de la fête).

a. Cassien

HOMÉLIE SUR L'HOMME PARALYTIQUE

En ce temps-là, Jésus monta à Jérusalem. Or il existe à Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine qu'on appelle en hébreu Béthesda. Elle a cinq portiques, sous lesquels gisait une foule d'infirmes – aveugles, boiteux, paralytiques – qui attendaient le bouillonnement de l'eau. Car l'ange du Seigneur descendait par intervalles dans la piscine et l'eau s'agitait; et le premier qui y entra, après que l'eau eut bouillonné, se trouvait guéri, quelle que fût sa maladie. Il y avait là un homme qui était infirme depuis trente-huit ans. Jésus, le voyant étendu et sachant qu'il était dans cet état depuis longtemps déjà, lui dit : Veux-tu guérir ? L'infirmes lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine quand l'eau se met à bouillonner; et, le temps que j'y aille, un autre descend avant moi. Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat et marche ! A l'instant l'homme fut guéri; il prit son grabat et marcha. Or c'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui venait d'être guéri : C'est le sabbat, il ne t'est pas permis de porter ton grabat ! Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton grabat et marche ! Ils lui demandèrent : Quel est l'homme qui t'a dit : Prends ton grabat et marche ? Mais le paralytique l'ignorait, car Jésus avait disparu dans la foule qui se pressait en ce lieu. Plus tard Jésus le rencontra dans le Temple et lui dit : Te voilà guéri, ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive plus grande infirmité ! L'homme s'en alla pour annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. Jean (5,1-15)



Quelques mots sur l'évangile d'aujourd'hui. Qu'a donc ce miracle de particulier, parmi tant de miracles que le Sauveur a opérés ?

Il supplante un miracle qui se faisait à cet endroit de temps en temps, quand l'eau s'agitait. La guérison se fait, une fois de plus, un jour de sabbat, au grand dam des juifs.

Par ailleurs, cet épisode a des parallèles avec l'évangile qu'on lira dans deux semaines concernant l'aveugle-né. Le paralytique fut guéri à la piscine des brebis et l'aveugle-né à la piscine de Siloé. Pourtant ce n'est pas l'eau de la piscine qui guérit par elle-même, mais, une fois c'est

l'ange qui descend et, l'autre fois, le Seigneur lui-même. Voici ce qu'en dit saint Jean Chrysostome :

« Cette eau ne guérissait pas les malades en vertu de sa nature (autrement, elle aurait toujours eu cette efficacité), mais seulement lorsque l'ange descendait : Un ange du Seigneur descendait à certain temps dans la piscine, et l'eau s'agitait. Il en est de même dans le baptême, l'eau n'agit point par elle-même, mais ce n'est qu'après avoir reçu la grâce de l'Esprit saint, qu'elle efface tous les péchés. »

Les deux fois, cela s'est passé un jour de sabbat et les Juifs s'indignaient, s'attachant plus à la lettre de la loi qu'à l'esprit.

Voici ce qu'en dit encore le même saint :

« Quant aux Juifs, leur question cache une intention perfide : « Ils lui demandèrent : Quel est cet homme qui vous a dit : *Prenez votre lit et marchez ?* Ils ne disent pas : *Quel est celui qui vous a guéri ?* Ils insistent sur ce qui pouvait être regardé comme une violation de la loi. »

L'homme guéri, par contre, disait bien aux Juifs que Jésus l'avait guéri, et non qu'il lui avait commandé d'emporter son lit. D'un côté, on voit la perfidie des Juifs et de l'autre côté l'honnêteté de ces deux hommes miraculés, qui ne savaient pas d'abord qui les avait guéris.

J'avais parlé récemment de ces dix lépreux, dont un seul retourna en arrière pour remercier Jésus. Lui seul avait réellement profité de sa guérison, car les autres continuaient dans leur ingratitude sur le chemin du péché. De même, nous voyons le paralytique qui se rend dans le temple pour adorer Dieu et le remercier de sa guérison.

« Cet homme une fois guéri ne va pas se mêler aux bruits tumultueux des affaires du monde, ni se livrer aux voluptés sensuelles ou à la vaine gloire, il va tout droit dans le temple, ce qui est une preuve de son grand esprit de religion. » (saint Jean Chrysostome)

« Te voilà guéri, ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive plus grande infirmité ! » La maladie du paralytique venait apparemment de ses péchés. A la femme adultère, le Christ parla de la même manière : « va, et ne pêche plus. » (Jn 8,11) Dans le cas de l'aveugle-né, ce ne furent pas ses péchés, mais « c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu. » (Jn 9,2). Donc, nos maladies peuvent avoir des causes différentes : nos propres péchés, la faute de nos parents, la gloire de Dieu et peut-être d'autres origines encore. Ce qui compte pourtant, c'est ce que nous en faisons, car elles peuvent aussi bien nous faire nous perdre comme elles peuvent contribuer à notre salut. L'essentiel n'est pas que ces deux malades fussent guéris corporellement, mais qu'ils se fussent tournés ensuite vers Dieu.

Pourquoi le Christ a-t-il dit au paralytique : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » ? Il aurait pu dire simplement : *Lève-toi, te voilà guéri.* Le Seigneur savait pourtant ce que les Juifs allaient dire ensuite et il prit donc sur lui-même ce qui semblait une faute. L'obstination des Juifs – « au cou raide » – ne se dissipa aucunement et ils persécutèrent notre Sauveur jusqu'à la mort sur la croix.

Si on résume ce que je viens de dire, on peut le faire en deux mots : le Dieu de miséricorde et l'homme pécheur.

archimandrite Cassien

UN ANCIEN A DIT : « SI LE DIEU PATIENT NOUS PAR-
DONNE QUAND NOUS FAISONS LE MAL, NE NOUS
AIDERA-T-IL PAS BIEN DAVANTAGE SI NOUS VOULONS
FAIRE LE BIEN ? »

SI L'HOMME VOULAIT ...

L'abbé Alonius disait : «Si l'homme le voulait, une seule journée lui suffirait, du matin jusqu'au soir, pour atteindre à la mesure de la divinité.»

Cette sentence m'intrigue, et parfois j'y pense et j'essaie de la comprendre.

Qu'est-ce que «la mesure de la divinité» ? L'évangile nous le dit : «Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait.» (Mt 5,48) Cette perfection, qui nous est demandée, consiste dans l'impassibilité sur laquelle se greffent toutes les vertus.

Le mot «voulait», en est la clé pour comprendre. C'est notre volonté, – la volonté propre – qui fait obstacle. Cette volonté qui est conditionnée par nos passions dérégées et s'oppose à la Volonté de Dieu, qui seul sait et veut notre vrai bien.

Certes, ce n'est pas notre volonté seule qui peut nous faire arriver à la mesure divine, mais en synergie avec la Grâce de l'Esprit saint, cela devrait être possible.

Vouloir simplement, même avec l'Aide de Dieu, me semble insuffisant. Il faudra aussi payer le prix : se donner entièrement à Dieu, sans rien se réserver de son ego, même pas la part du feu.

«Voici, Je me tiens à la porte, et Je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, J'entrerai chez lui, Je souperai avec lui, et lui avec Moi,» est-il écrit dans l'Apocalypse (3,20). Ouvrir la porte, renoncer à son ego, se vider de ce qui fait obstacle, ce sont de différentes façons pour exprimer la même chose.

Il reste quand même ce «du matin au soir.» Je veux bien croire que l'on peut y arriver après de longues années de lutte, mais en si peu de temps ?

Abba Alonius, en disant ces paroles avait compris ce qu'il avançait. Pourtant il lui fallait des années de lutte pour y arriver. Une fois arrivé, il a pris conscience qu'il aurait pu y arriver en peu de temps et qu'il a erré, dans son ignorance, pendant des années, tel le peuple d'Israël qui a erré pendant quarante ans dans le désert. Ce n'est que Moïse, en montant sur le Sinaï, qui a parlé avec Dieu face à face, – ce en quoi consiste la perfection de l'homme –, pendant que le peuple restait au pied de la montagne, «un peuple au cou raide». Moïse parla à Dieu face à face mais ne pouvait voir la Face de Dieu, car «car l'homme ne peut Me voir et vivre.» (Ex 33,20)

Cette ignorance, dont je viens de parler, qui nous fait préférer les «caroubes» à l'Amour du Père, constitue donc, avec la volonté propre, l'obstacle au but recherché.

Après ces réflexions il reste plus de questions que je n'en ai résolues, et l'énigme de la sentence reste entier.

a. Cassien

Il faut se rappeler que, par rapport aux malheureux, le devoir et l'utilité ne consistent pas à examiner et à juger, mais à faire le bien : *Il faut faire*. Une œuvre généreuse vaut mieux qu'un examen subtil. L'obole aveugle donnée de bon cœur au mendiant, vaut mieux que la froideur clairvoyante du cœur.

Métropolitaine Philarète de Moscou
(sermon pour la consécration d'une église)

Un homme appelé Paul qui avait rang d'«Illustre» et possédait femme, enfants et vaste fortune, voulut se faire moine; il appela sa femme et ses enfants et leur découvrit son dessein. S'apercevant qu'ils y aspiraient eux-mêmes et qu'ils aspiraient comme lui du désir de la vie monastique, il leur dit : «Si vous voulez vraiment profiter, je vais vous vendre comme esclaves dans les monastères.» Et ils acceptèrent avec joie. Il emmena donc sa femme revêtue d'un simple vêtement d'esclave, avec la part des biens qui lui revenait et s'en alla dans un monastère de femmes. Il la remit à la supérieure de la maison pour qu'elle y soit esclave et lui laissa en même temps les biens. De même, il conduisit ses enfants dans un autre monastère et les remit comme esclaves au supérieur ainsi que les biens qu'ils portaient sur eux. Enfin, il s'en alla dans un autre monastère, fit de même et se donna comme esclave. Il dit à l'abbé : «Si tu veux bien, je désirerais entrer seul dans l'église.» Il entra donc avec sa permission et, les portes fermées, il étendit les mains en disant à haute voix : «Mon Dieu, tu sais que c'est de tout mon cœur que je suis allé à toi.» Et il lui vint une voix qui disait : «Oui, je le sais, de tout cœur je te reçois.» Il vécut longtemps dans le cœnobium et rechercha comme un esclave tous les travaux vulgaires; il s'était mis le dernier de tous et Dieu l'éleva à cause de son humilité. Après sa mort son tombeau répandit du parfum et il s'y fit beaucoup de signes et de prodiges.

Il est remarquable que la Sagesse appelle à elle les sots : *Celui qui est stupide, qu'il entre ici* (Proverbes 9,4). Ainsi, le savant ne peut pas entrer dans la maison de la Sagesse, ou dans la Sainte Eglise. Toute intelligence doit être mise de côté à l'entrée même de cette maison. D'autre part, si toute la sagesse et les connaissances ne sont situés qu'à l'intérieur de la maison de la Sagesse, alors à l'extérieur de cette maison, en dehors de la sainte Eglise, il n'y a que sottise, ignorance et aveuglement. Quelle merveille que l'institution de Dieu! Laissez votre intelligence derrière vous à l'entrée de l'Église, et vous deviendrez vraiment intelligents; laissez votre activité indépendante et vous deviendrez véritablement actifs; niez tout de vous-mêmes et vous aurez la véritable maîtrise sur vous-mêmes. Oh, quand le monde comprendra cette sagesse! Mais cette sagesse est cachée au monde. Le monde se rebelle contre la sagesse de Dieu, car il ne la comprend pas, et il maintient ces "malins" qui sont en fait des sots, dans son aveuglement.

saint Théophane le Reclus

J'ai su qu'un ancien avait dit : «Si l'homme le veut, du matin au soir, il peut devenir comme le Christ; et s'il le veut, il peut aussi du matin au soir devenir comme le diable.»

SAINT MARTYR GAUDENS

(475)

fêté le 30 août



La ville de Saint-Gaudens, dans la Haute-Garonne, a tiré son nom d'un jeune martyr, qui versa son sang pour Jésus Christ en ce lieu et qui est devenu le patron de la contrée.

Saint Gaudens était berger ou pâtre, natif d'un hameau appelé les Nérours, dans le Nébouzan. Sa mère, Quitterie, était une sainte veuve qui eut grand soin de l'instruire dans la religion catholique et de le prémunir contre l'hérésie des Ariens, très redoutables alors : c'était au Ve siècle, lorsque les Visigoths avaient établi déjà leur domination à Toulouse. Evaric, leur roi, déchaîna partout sa fureur contre les catholiques et envoya son lieutenant, Malet, dans le pays des Onobusates, afin de convertir les populations à sa secte. Beaucoup de catholiques furent victimes de la persécution, mais la tradition n'a conservé que le nom de Gaudens et quelques détails de son martyre. Cet enfant, âgé seulement de treize ans, gardait son troupeau au pied du Pujament, lorsque les soldats de Malet vinrent l'arrêter et le conduire devant le tribunal de leur maître. Les promesses ni les menaces ne purent ébranler le jeune berger et il confessa hardiment la divinité de Jésus Christ, déclarant qu'il aimait mieux mourir que de renoncer à cette croyance. Malet entre dans une grande fureur et ordonne qu'on lui tranche la tête; cette sentence est aussitôt exécutée : des soldats conduisent Gaudens au lieu du supplice et il y reçoit en souriant le coup mortel. Mais Dieu manifesta par un prodige éclatant combien cette mort était précieuse à ses yeux. Dès que la tête eut roulé à terre, l'enfant la prit entre ses mains et se dirigea rapidement vers le Mas-Saint-Pierre.

Quant il eut franchi la moitié de la distance qui le séparait de la cité, il s'arrêta au bord du chemin et, plaçant sa tête sur une pierre, il se reposa quelques instants. Cependant, comme il s'aperçut que des soldats à cheval le poursuivaient, il reprit bientôt sa course et ne s'arrêta plus que dans la ville, où les portes de l'église s'ouvrirent pour le laisser entrer et se refermèrent aussitôt derrière lui. Les soldats envoyés à sa poursuite s'efforcèrent vainement d'entrer dans la basilique; l'un d'eux pressa fortement sa mouture, qui, dressant ses pieds contre la porte de l'église, y laissa ses fers. Ils y restèrent plusieurs siècles en témoignage de ce qui venait de se passer.

Quand les Ariens se furent éloignés, les fidèles entrèrent dans l'église et y recueillirent avec un grand respect le corps du martyr, afin de le soustraire à la rage des persécuteurs.

Dès ce moment, les miracles se multiplièrent à son tombeau, et le culte de saint Gaudens devint populaire. L'église primitive, bâtie en l'honneur de saint Pierre; par saint Saturnin, l'apôtre de Toulouse au premier siècle, fit place à un oratoire en l'honneur du patron nouveau de la contrée; la ville elle-même fut renouvelée et prit le nom qu'elle garde aujourd'hui. Plus tard, une belle église romane à trois nefs remplaça l'oratoire, et elle existe encore, mais elle a perdu son beau cloître.

Eu 1569, les protestants livrèrent aux flammes les reliques de saint Gaudens, dont il ne reste plus qu'une très-faible partie. La fête du Saint, qui se célébrait au mois de mai, époque de son martyre, se célèbre maintenant le 30 août.

La chapelle de la Caoue, bâtie sur le lieu même du martyr de saint Gaudens, fut démolie en 1794; de nos jours elle a été rebâtie.

DE LA VIE DE SAINT SPYRIDON

LE MIRACLE DE LA BRIQUE

Les miracles constituent des témoignages irréfutables de la sainteté de celui qui les accomplit. Celui qui suit montrera quel zèle pour la foi avait saint Spyridon. Alors que Constantin le Grand était empereur de Rome et premier empereur chrétien, que Paulin et Julien étaient consuls, eut lieu en 325 à Nicée le fameux concile des saints Pères. Ce concile avait pour but de déposer Arius, qui, avec impiété, appelait le Fils de Dieu une créature, et de proclamer que le Fils était consubstantiel au Père. Les premiers et les plus connus à soutenir le blasphème étaient Eusèbe de Nicomédie, Maris, évêque de Chalcédoine, et Théognis, évêque de Nicée. Avec le fanatique Arius à leur tête, ces créatures perverses proclamèrent le dogme que le Fils de Dieu est une créature. Ceux qui combattaient pour la foi orthodoxe, ceux qui se distinguaient par leurs paroles et leur vie, étaient le grand Alexandre, simple prêtre, mais représentant du bienheureux patriarche Mitrophane, absent pour cause de maladie, et le célèbre Athanase, diacre de l'Église d'Alexandrie, qui allait devenir l'ornement du trône épiscopal. Aussi étaient-ils fortement jaloux. Car s'ils ne se distinguaient pas des autres par le rang ecclésiastique, ils étaient plus puissants qu'eux par la parole de la foi. Parmi eux se trouvait également le grand Spyridon, dont la vie et la grâce divine reposant en lui firent plus pour convaincre que l'habile rhétorique, les puissants raisonnements et l'éloquence des autres. Selon la volonté de l'empereur, des philosophes assistaient au concile et faisaient étalage de leur savoir avec arrogance. Ils étaient bien formés dans l'art de la rhétorique sophiste. L'un d'eux, célèbre orateur, possédait une force irrésistible de persuasion. Il conversait avec les évêques et soutenait fortement Arius. Il plaidait avec insistance en sa faveur si bien que plusieurs, désirant voir laquelle des parties adverses l'emporterait, étaient poussés à l'écouter. Il n'existait pas d'objection difficile que son habileté rhétorique ne puisse lever aisément ! Et si son apologie débouchait sur l'impasse, il s'esquivaient comme une anguille au moyen d'arguments insidieux et d'artifices de langage. Il y avait donc concurrence entre la vérité et l'art rhétorique.

Ceux qui défendaient la vérité avec des arguments loyaux attaquaient le sophiste, mais lui utilisait comme armes les équivoques de langage, les arguments insidieux et les artifices trompeurs, et il pensait l'emporter ainsi. Afin que ce ne soient pas les mots qui finalement l'emportent, mais le Christ et la Vérité, la victoire «passa au-dessus» des lettrés et «s'arrêta» sur le simple Spyridon. Dès que le saint, qui ne connaissait que «le Christ, et le Christ crucifié» (I Cor 2,2), comme dit l'apôtre Paul, vit le philosophe s'échauffer avec ses sophismes, parler d'une façon insultante du Christ et s'efforcer de dénigrer les dogmes orthodoxes, il l'approcha et demanda à lui parler. Mais les pieux orthodoxes, qui connaissaient les manières simples du saint et savaient qu'il ignorait la culture grecque, l'empêchaient de se présenter pour s'opposer au sophiste. Saint Spyridon, toutefois, ne se laissa pas arrêter, car il savait que la sagesse d'en-haut est supérieure à la sagesse humaine et éphémère; il s'approcha donc du sophiste et lui dit: «Au Nom de Jésus Christ, sois attentif à mes paroles, philosophe, et écoute ce que je veux te dire !» Le sophiste lui répondit : «Parle et je t'écouterai !» Spyridon dit alors : «Il existe un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Il créa les puissances célestes, façonna l'homme à partir de la glaise et créa simultanément toutes les choses visibles et invisibles. Par son Verbe et son Esprit furent créés le ciel et la terre, s'écoula la mer, s'étendit le firmament, naquirent les animaux, fut façonné l'homme, la plus merveilleuse de ses créatures. Tous les astres furent créés, le soleil et la lune, la nuit, le jour et tout le reste. Nous savons donc que le Verbe est le Fils de Dieu et Dieu Lui-même. Nous croyons que, pour nous, il naquit de la Vierge, fut crucifié et enseveli. Il ressuscita ensuite et nous ressuscita

avec Lui, nous accordant la vie incorruptible et immortelle. Nous affirmons qu'il reviendra pour juger tous les hommes et examiner sévèrement nos propres œuvres, paroles et pensées. Il est consubstantiel au Père, égal en dignité, et règne avec Lui. N'es-tu pas d'accord, ô philosophe ?», demanda-t-il.

Il nous faut relater ici le célèbre miracle de la tuile. Après ces paroles, le saint prit une tuile dans sa main gauche et la serra. Et miracle ! Une flamme s'éleva aussitôt en l'air, de l'eau se déversa à terre et l'argile de la tuile resta entre les mains du Saint, symbolisant de cette façon la Trinité vivifiante et indivisible. Tous en restèrent éblouis. Le philosophe sembla ne plus être le même homme, ne plus posséder le même cerveau ni la même langue, lui qui savait si bien s'opposer et disputer. Il demeura comme stupéfait, son âme fut remplie de surprise et sa voix s'éteignit. Après un temps de silence, il ne put que dire : «Je suis du même avis !» Le Saint lui dit alors : «En avant donc, si tu es d'accord avec moi, ne sois pas en désaccord par tes œuvres ! Puisque tu sais qui est le Dieu qui a créé toutes choses, lève-toi et viens à l'église confesser le symbole de la foi orthodoxe».

A ces paroles, le philosophe revint à la vraie foi et, s'adressant à ses disciples et aux autres auditeurs, il dit : «Jusqu'à présent, nous combattions en paroles et je l'emportais par mon habile rhétorique. Mais puisqu'une force divine qui m'était opposée a manifesté une puissance indicible et mystique par les simples paroles de



l'évêque Spyridon, je n'ai pas honte d'avouer que j'ai été vaincu. Je conseillerais donc avec joie à moi-même comme aux autres – à moins qu'ils soient pervers et veuillent altérer la vérité – de croire au Christ et de suivre ce saint vieillard, dont les paroles humaines ne sont rien d'autre que les Paroles de Dieu.»

Imaginez la honte des Ariens à ces paroles et la joie mêlée de fierté des orthodoxes ! La victoire des orthodoxes fut si éclatante et la défaite des hérétiques si cuisante que presque tous embrassèrent la foi orthodoxe. Seuls six évêques restèrent du côté d'Arius pour devenir la part du diable, le père du mensonge, qui est depuis les origines l'ennemi implacable de la vérité.

Après cette condamnation manifeste des hérétiques, les évêques rentrèrent chez eux, tout joyeux de la victoire et pleins d'admiration devant le miracle, rendant grâce à Dieu des prodiges qu'ils avaient vus et de la défaite d'Arius. Frappé par le miracle, l'empereur lui-même honora grandement le saint et le accompagna en lui demandant de prier pour lui.

saint Syméon le Métaphraste

LA NECESSITE DE LA TYRANNIE

Alexandre Kalomiros

«Qu'est-ce que la Vérité ?» Cette question ennuyeuse et agnostique du gouverneur romain, les tyrans spirituels et politiques de toutes les époques l'ont répétée. «Elle ne m'intéresse pas, disent-ils, la Vérité impalpable. L'important, c'est un gouvernement monolithique. Tout ce que vous dites sur l'unité intérieure qu'apporte, soi-disant, la Vérité, là où elle existe, nous, nous l'écoutons par politesse. Ce qui nous intéresse c'est l'unité extérieure et tangible, que tous voient, respectent et craignent. Et cette unité ne peut exister sans discipline, sans contrainte. L'obéissance libre et volontaire dans l'amour que vous prônez, voilà quelque chose de ridicule pour hommes ridicules. Ce que nous voulons, c'est l'efficacité. L'âme de tel ou tel ne nous intéresse pas; ce que nous voulons, c'est la domination des foules, des masses, du monde entier. Nous ne tolérons pas de schismes. Vous, vous dites qu'il faut séparer les brebis d'avec les boucs. Nous, nous répondons que les brebis sont nécessaires et, à défaut de loups, du moins des chiens de bergers et des bergers pour les faire paître, pour les égorger et pour les manger. Non, messieurs ! La vérité, même si elle existe, doit toujours être mêlée au mensonge pour n'être pas dangereuse. La vérité pure est chose très dangereuse. Et nous, nous ne sommes pas pour le risque. Le temps des actes de courage est périmé ! Nous sommes des pacifistes ! Bas la guerre ! Laissez-nous tranquilles pour vivre notre petite vie sur cette terre et le plus confortablement possible, le plus glorieusement possible. S.V.P. pas de zèle naïf...»

Là où est le Christ, aucune nécessité d'unité administrative ne s'impose. Le Christ est «UN» en «NOUS». «Qu'ils soient UN comme nous sommes UN». C'est lorsque nous abandonnons le Christ que nous sentons la nécessité d'une administration monolithique et même la nécessité d'une tyrannie. Le papisme est un exemple. L'Orthodoxie n'a jamais connu d'administration monolithique, mais des relations fraternelles et familiales. Le Grand Pontife et Roi des Rois n'était pas de ce monde périssable bien que partout présent. Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Ce monde appartient au prince de ce monde, qui est le premier tyran, le chef de tous les tyrans de la terre, tant religieux que politiques. Seul le Christ unit les hommes entre eux, Lui seul les unit ontologiquement avec Dieu en sa Personne. Le Christ n'oblige personne à le recevoir. C'est quand il fait défaut que se pose alors, automatiquement, la nécessité d'une cohésion extérieure, de l'obéissance obligatoire, de la tyrannie étatique ou spirituelle, démocratique ou oligarchique, peu importe.

L'octroi d'un roi à Israël a été une condescendance de Dieu, pour un peuple au cou raide et de peu de foi, qui voulait un roi visible et palpable et non pas du Christ habitant son cœur. Dieu leur a donné un roi pour éviter que le diable ne leur en donne un à lui; Dieu a agi ainsi à cause de la dureté de leur cœur et de leur peu de foi.

Il en va de même pour le Nouvel Israël. S'il y a marge pour une économie, une discipline extérieure étatique, il ne peut y avoir de marge quand la discipline est spirituelle et ecclésiastique; car, en ce cas, le Christ est remplacé, relégué exclusivement, dans les limites du Royaume des cieux. Le papisme comme les autres tyrannies, ont chassé le Christ de la vie des hommes, ont usurpé sa place, l'ont "condamné" à se confiner au ciel pour nous laisser libre la terre. L'œcuménisme se caractérise par son indifférence envers la vérité (le Christ); ce qui l'intéresse, c'est la cohésion administrative et monolithique qu'il appelle «UNION DES EGLISES», une union administrative, dans la vague confusion des confessions, une union aux perspectives universelles, aux dimensions politico-religieuses.

Sous nos yeux se construit l'état mondial. Il va unir toutes les religions et tous états de la terre sous son pouvoir absolu. Son infrastructure intégrale est déjà mise en place. Ce sera un état dans le sens absolu, la soumission qu'il exigera ne sera pas seulement physique, elle sera aussi et surtout spirituelle. Le monde entier l'attend et le désire avec nostalgie, comme le seul espoir de réalisation de ses rêves millénaristes de toutes les époques, d'un paradis terrestre au sein de la corruption et de la mort !

Il existe un souci inefficace et une efficacité sans soucis; inversement. certaine
insouciance est efficace et certaine inaction pleine de soucis.
saint Syméon le Nouveau Théologien

ICONOGRAPHIE BYZANTINE

LA REPRÉSENTATION DES ANGES



Les anges, de nature incorporelle, sont représentés dans l'iconographie dans un corps humain, comme ils se rendent visibles aux hommes. On leur rajoute des ailes, symbolisant ainsi leur nature légère, car ils ne se déplacent pas comme nous, à pied, mais à la manière qui leur est propre. Pourtant il leur faut un certain temps pour se déplacer, comme on peut le lire dans des récits les concernant.

Ils portent dans la main un bâton ou un disque. Le bâton signifie leur état de messager, et en haut du bâton est enroulé le message qu'ils apportent aux hommes. Parfois ils portent une épée, montrant qu'ils ne sont pas seulement là pour nous protéger, nous guider, nous aider, mais aussi pour punir, s'il le faut, les hommes et surtout leurs ex-compagnons, les anges déchus, qui n'ont pas su garder leur rang. Parfois, ils sont habillés aussi en tant que diacres, car ils servent les prêtres à l'autel, ou encore ils tiennent un éventail, éventant la Majesté divine.

Leur têtes ne sont pas nues mais ils portent toujours un ruban, signifiant ainsi leur soumission à Dieu. Plus précisément, il s'agit d'un ruban, et non d'un voile comme les femmes, car ils n'ont pas besoin de cacher la beauté charnelle qui leur est inconnue.

Ils n'ont pas de barbes, bien sûr, n'étant ni hommes ni femmes mais a-sexuels, comme nous le serons pareillement dans l'autre vie.



Les chérubins aux six ailes et séraphins aux yeux innombrables sont représentés également selon leur nature propre, comme les écrits sacrés nous les décrivent. Les chérubins sont généralement représentés avec six ailes et un visage humain et les séraphins comme des roues entrelacées couvertes d'yeux ainsi que les visions prophétiques les décrivent.

Du reste, les anges étaient déjà représentés avant l'Incarnation du Christ, comme en témoignent les chérubins sur l'Arche de l'Alliance, car ce n'est que pour nous, les hommes, que le

Fils de Dieu S'est incarné, a été crucifié et est ressuscité. Les anges sont en dehors de l'économie divine.

Le Christ est figuré parfois comme ange – l'Ange du grand Conseil –, et la sainte Trinité a rendu visite à Abraham sous la figure d'anges.

Les bons anges sont toujours habillés de vêtements lumineux, étant porteurs de lumière, et non comme Lucifer (= porteur de lumière) tout nu, déchu de son habillement de grâce. Le vêtement, pourtant, c'est un ajout : il ne fait pas partie de la nature. Dieu seul est lumière par nature, mais les anges uniquement porteurs de lumière. Cependant ils portent aussi la lumière dans tout leur être et non pas uniquement d'une manière ajoutée. L'auréole, qui entoure la tête, le montre bien : elle ne plane pas au-dessus de la tête comme dans l'art latin, qui, lui, enseigne que la grâce est rajoutée, pour ainsi dire, et non incorporée.

Toujours majestueux, les anges ne sont pas, comme dans l'art baroque, engraisés, joufflus et ayant de la peine à voler.

Une étape de plus, c'est la représentation des diables, les anges déchus. Toujours laids et repoussants, ils sont représentés avec des cornes et une queue, signifiant ainsi leur chute au niveau des animaux sans raison. Il est représenté de profil, car il ne doit pas avoir communion avec le spectateur. Parfois, on le figure avec un deuxième visage à l'endroit du sexe pour montrer sa duplicité. La peau est verdâtre comme la moisissure ou la pourriture en décomposition, car ils se décomposent pendant toute l'éternité sans jamais en finir, tout comme les damnés.

Pour ne pas finir en queue de poisson, ou du diable, disons : L'icône représente (rend présent) symboliquement ce qui est invisible d'habitude, mais ce que la condescendance de Dieu nous octroie dans notre aveuglement spirituel, par des moyens qui nous sont familiers.

a. Cassien

En 433 ap. J.C. lorsque saint Proclus, disciple de saint Jean Chrysostome était patriarche de Constantinople, la ville fut continuellement secouée par des tremblements de terre faibles et forts, durant quatre mois.

Tous les chrétiens habitant la ville en étaient sortis et logeaient dans des campements improvisés tout autour, d'où ils priaient sans cesse que Dieu arrête ce malheur. Quand la terre tremblait, le peuple disait : *Seigneur, aie pitié ! Seigneur, aie pitié !*

Une fois, pendant un tremblement de terre et alors que tous les chrétiens priaient en disant *Seigneur, aie pitié !*, une force invisible saisit un enfant du milieu du peuple et l'éleva au ciel ! Et l'enfant disparut ! Tous en restèrent bouche bée !

Peu après, l'enfant réapparut en redescendant surnaturellement et dit au patriarche qu'il avait entendu une voix divine l'ordonnant de demander à l'évêque de chanter aux processions pour les séismes l'hymne suivante – et l'enfant commença à psalmodier – *Saint Dieu, saint Fort, saint Immortel, aie pitié de nous.*

Saint Proclus pria le petit enfant de la chanter plusieurs fois pour que les fidèles chrétiens l'apprennent. Ensuite, ils firent tous ensemble une procession, chantant cette hymne et les tremblements de terre cessèrent. Grâce à cette prière, le *Saint Dieu*, le séisme ou plutôt les nombreux séismes cessèrent dans cette région.

Un ascète, après la prise de Constantinople, tout en se promenant entre les ruines de la ville, arriva devant une église détruite, en ruines, et vit un spectacle innommable : une truie avec ses cochons sur la sainte prothèse ! Il commença à pleurer et se lamenter sur la profanation de ce saint lieu. Alors apparut un ange du Seigneur qui lui dit : *Abba, pourquoi pleures-tu ? Sais-tu que ce que tu as vu est plus agréable à Dieu que l'indignité des prêtres qui célébraient ici ?*